

Angi
Maté
Mamou

Le
Ver
à Soie

Titre original :

Mamó

Éditeur original : S.C. Koinónia

CE Editura SRL

©Le Ver à Soie, Virginie Symaniec éditrice

pour la traduction française, 2011

©Angi Máté & Koinónia

pour le texte original, 2009

©Danka Hojcusova pour l'illustration de couverture

& Jardin sur les genoux

©Elza Lacotte pour les illustrations intérieures

ISBN : 979-10-92364-00-2

ISSN : en cours d'attribution

Angi Máté

Mamou

Texte intégral traduit du hongrois
par Zsuzsa Kosza

Le Ver à Soie
Virginie Symaniec éditrice



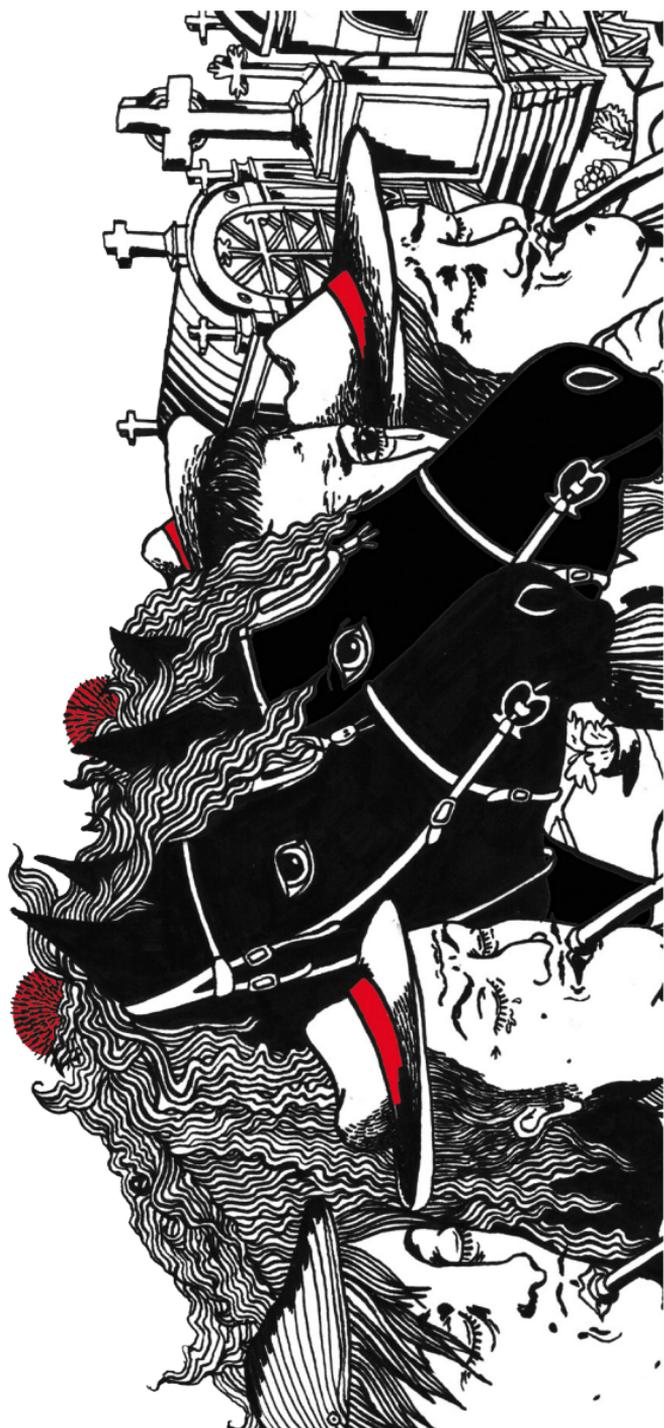
Mamou



Pendant longtemps je croyais

Pendant longtemps je croyais que certains naissaient de leur grand-mère, d'autres de leur mère, d'ici ou de là. Moi, je croyais n'avoir qu'une grand-mère, avec qui je vivais dans la maison bleue, que c'est d'elle que poussaient mes cheveux et que c'est elle qui faisait le lait.

Quant j'ai commencé à voir des gens, des enfants, j'avais l'impression que nous n'étions pas vraiment comme eux. Je veux dire qu'il y avait des ressemblances, parce que la mère Lidi était aussi ridée que mamou, et moi-même, j'étais comme n'importe quel enfant de la maternelle, sauf qu'eux, ils avaient des mères et des pères. Puis, j'ai appris que je n'avais pas de père, que ma mère est morte. Et ça, mamou le disait comme si elle ne voulait pas le laisser échapper de sa bouche, serrée, et ses yeux ne m'aimaient pas.



Alors j'ai toujours pensé que j'avais un peu quelque chose à voir avec la mort des gens.

Mamou aimait beaucoup les cimetières et les enterrements. On guettait les enterrements à travers les trous d'une planche de la clôture. Bien sûr, on débordait à travers la jointure des planches, mais on s'en fichait quand on voyait le frissonnement du noir et des gens rangés en file. Gitans noirs, trompette noire, pattes noires de chevaux. Ils toupillaient dans le rond du trou de la planche. À chaque fois mamou était un peu heureuse de voir que d'autres mouraient aussi, pas seulement Ilike, qui est ma mère.

Ma mère était forte. J'ai une photo d'elle. J'étais déjà grande quand j'ai mis la main dessus. J'étais déjà aussi grande que l'oubli en moi, et je ne savais même pas si je devais permettre à cette image d'être ma mère. Parce qu'aucune image ne vivait en moi. Alors je l'ai laissée faire. Elle était forte, parce qu'elle soulevait les barrières. C'est à ça qu'elle travaillait. Quand un train sifflait, elle tournait la barrière très fort pour la lever. Dans ces cas-là, elle se précipitait en dehors d'une petite maison de chemineau de toutes ses forces, tournait, s'arrêtait, le train passait, tournait de nouveau. Je ne sais pas si elle aimait faire ça. Ça ne se voit pas sur la photo.

Elle avait un mari, deux enfants. Le monsieur était bagarreur, les enfants pleur-

nichards. Ça ne se voit pas non plus sur la photo. Ils ne se tiennent pas comme ceux en qui il y a beaucoup d'amour. Enfin maman a commencé à aimer quelqu'un qui est juste venu en train, a traversé les rails. Et puis, reparti. Je suis née comme ça.

Alors ma mère s'est mise, avec moi, dans une petite valise triste et elle est rentrée chez mamou pour mourir. Elle a délaissé les bagarres du bagarreur, les pleurs des pleurnichards, la barrière. Elle n'a emmené que moi, m'a déposée dans la maison bleue, en elle la nuit tombait.

Dans le regard de mamou, comme toujours depuis, la colère soufflait une sorte d'infamie autour de moi, et me crachait dessus le signe d'un mal qui m'empêche même encore maintenant de savoir si, un jour, je pourrai être assez bonne pour quelqu'un. La maison bleue n'avait pas de côté, je veux dire, le trou était plus grand que le côté. Elle a comblé le trou en y poussant le lit. Ce n'est que le frémissement de la flamme dans la lampe qui nous montrait parfois que le dehors entrait parmi nous.

